

BULLETIN
DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE

TOME XXXIII
SESSION 1950-1951



LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1952

LA FORTERESSE ROMAINE DU VIEUX-CAIRE⁽¹⁾

(avec six planches)

PAR

ÉLISABETH LOUKIANOFF

A Sa Béatitude Christophoros II, pape et patriarche d'Alexandrie, je dédie ce travail.

La communication que j'ai l'honneur de vous présenter est basée sur les dernières études du professeur Grégoire Loukianoff décédé le 12 juillet 1945. Cinq jours avant sa mort, il me remit un gros cahier en me priant de mettre de l'ordre dans les notes qu'il avait réunies sur l'histoire de la forteresse romaine de Babylone. On sait que cette forteresse est actuellement en grande partie en possession du couvent grec de Saint-Georges au Vieux-Caire.

L'emplacement de Babylone, ville de la Basse Egypte, a été souvent étudié par les égyptologues, et dans le cahier du professeur Loukianoff il y a des citations de Maspero, Brugsch, Budge, de Rouger, Gauthier et d'autres. Mais je ne m'arrête pas à ces détails, car l'existence au Vieux-Caire des restes de la forteresse de Babylone ne soulève plus de doutes.

Les historiens de l'Egypte ont de tous temps prêté une attention particulière à un canal qui reliait le Nil à la mer Rouge par les villes de Boubastis et de Glysm.

Notamment Arthémidore dit dans sa *Géographie* écrite en 104 avant J.-C. : « Un autre canal va déboucher dans la mer Érythrée, au

⁽¹⁾ Communication présentée à l'Institut d'Égypte le 7 avril 1951.

golfe Arabique près de la ville d'Arsinoé. Il a été d'abord creusé par Sésostris avant l'époque de la guerre de Troie. Selon d'autres, il fut entrepris par le fils de Psammétique, mais ce prince eut à peine le temps de le commencer, car il mourut peu de temps après. Darius I^{er} reprit le travail, mais sur le point de l'achever, il l'abandonna. Néanmoins les rois Ptolémées coupèrent cet isthme».

Pour les Romains la communication avec l'Inde était de première importance. Dans ce but, dans les années 25 et 24 av. J.-C., le préfet d'Égypte, Aelius Gallus, fut envoyé en mission pour trouver la plus courte route de caravanes d'Orient.

Strabon, qui l'accompagnait, raconte que, bien que l'expédition ne réussît pas, une partie du trafic considérable existant entre Alexandrie et l'Inde fut détournée vers Babylone par la route qui empruntait le Nil et le canal reliant ce fleuve à la mer Rouge.

« En remontant le fleuve, dit Strabon, on trouve Babylone, château fort, ainsi appelé à cause de quelques Babyloniens qui, s'étant révoltés, s'emparèrent de l'endroit et obtinrent des rois, par un traité, la permission d'y demeurer. Il sert aujourd'hui de cantonnement à une des trois légions qui gardent l'Égypte. A partir de ce château jusqu'au Nil il y a une pente le long de laquelle on disposa des norias et des vis d'Archimède qui, mises en mouvement par cent cinquante prisonniers, font monter l'eau du fleuve à Babylone».

En 98 de notre ère, Marcus Ulpius Traianus, devenu empereur, se rendit en Égypte. Esprit cultivé et large, Trajan, qui s'entourait toujours de gens de lettres comme Pline le Jeune, Plutarque, Tacite et d'autres, amena son architecte favori, Apollodore de Damas, qui l'accompagnait dans toutes ses expéditions.

Trajan reconstruisit la forteresse de Babylone, il en fit une citadelle imprenable, y amena de l'eau en abondance et creusa un canal. Plus précisément, il recreusa et nomma « Amnis Traiani » celui qui existait du temps du pharaon Nectanébo de la XXVII^e dynastie, détrôné en 341 av. J.-C.

Creusé et recreusé à plusieurs reprises, ce canal reçut successivement les noms de Nectanébo, de Trajan, du Chef des Croyants (Amr Ibn al As), d'Al Hakim et enfin d'Ismaïl. Finalement il fut comblé en 1899.

Nous avons un témoignage du 11^e siècle de notre ère du célèbre astronome et géographe, Claude Ptolémée, d'après lequel « καὶ ἐν μεθορίοις Ἀραβίας καὶ Ἀφροδιτοπόλεως δι' ἧς καὶ Βαβυλῶνος πόλεως ὁ Τραιάνος ποταμὸς ῥεῖ », c'est-à-dire que coulant dans la région frontière entre Arabia et Aphroditopolis le canal de Trajan traversait la ville de Babylone.

L'historien arabe Al Maqrîzi vit en 1428 « les vaisseaux du Nil toucher la porte occidentale (du château) appelée « la Porte de Fer ».

De ces divers témoignages nous pouvons conclure que le cours d'eau marqué sur la carte n'est autre que la « Fossa Traiani » qui commençait immédiatement au-dessus de la forteresse (Fig. 1).

Entre le canal de Trajan et le bras du Nil actuel se trouvaient les douze « greniers de Joseph » que Grégoire de Tours vit en 591 après J.-C. La ville de Babylone était toujours très riche, elle était le grenier du pays.

Trajan commença la reconstruction de la forteresse en l'année 100 de notre ère et la confia à Apollodore. D'après Jean, évêque de Nicée, (686 ap. J.-C.) les fondations originales de la forteresse furent faites par Nabuchodonosor (605-562 av. J.-C.) qui lui donna le nom de Babylone. Selon une autre tradition, c'est Cambyse (529-521 av. J.-C.) qui fonda la ville.

Quoi qu'il en soit, Apollodore y éleva l'enceinte et agrandit la forteresse.

Grec d'origine, né à Damas en 61 ap. J.-C., Apollodore se rendit célèbre par des ouvrages exécutés pour Trajan, et il immortalisa cet empereur par la construction du Forum et de la Colonne trajane à Rome ; du pont colossal sur le Danube (en 104-105) ; de la Basilique Ulpia en Dacie (Roumanie) ; du gymnase, des bains publics, des Arcs de Triomphe à Beneventura et à Ancone. Malheureusement, le successeur de Trajan, Adrien, irrité par les propos caustiques de l'architecte, le fit exécuter et fit détruire plusieurs de ses constructions.

Tous les ouvrages de cet architecte sont considérés comme des chefs-d'œuvre. Parmi eux, les restes du château de Babylone sont particulièrement vénérables, et nous sommes heureux d'avoir retrouvé le nom perdu de son créateur ; ce nom n'était pas encore oublié au 6^e siècle, car dans son *De Aedificiis* (t. IV, p. 620) Procope de Césarée assure que

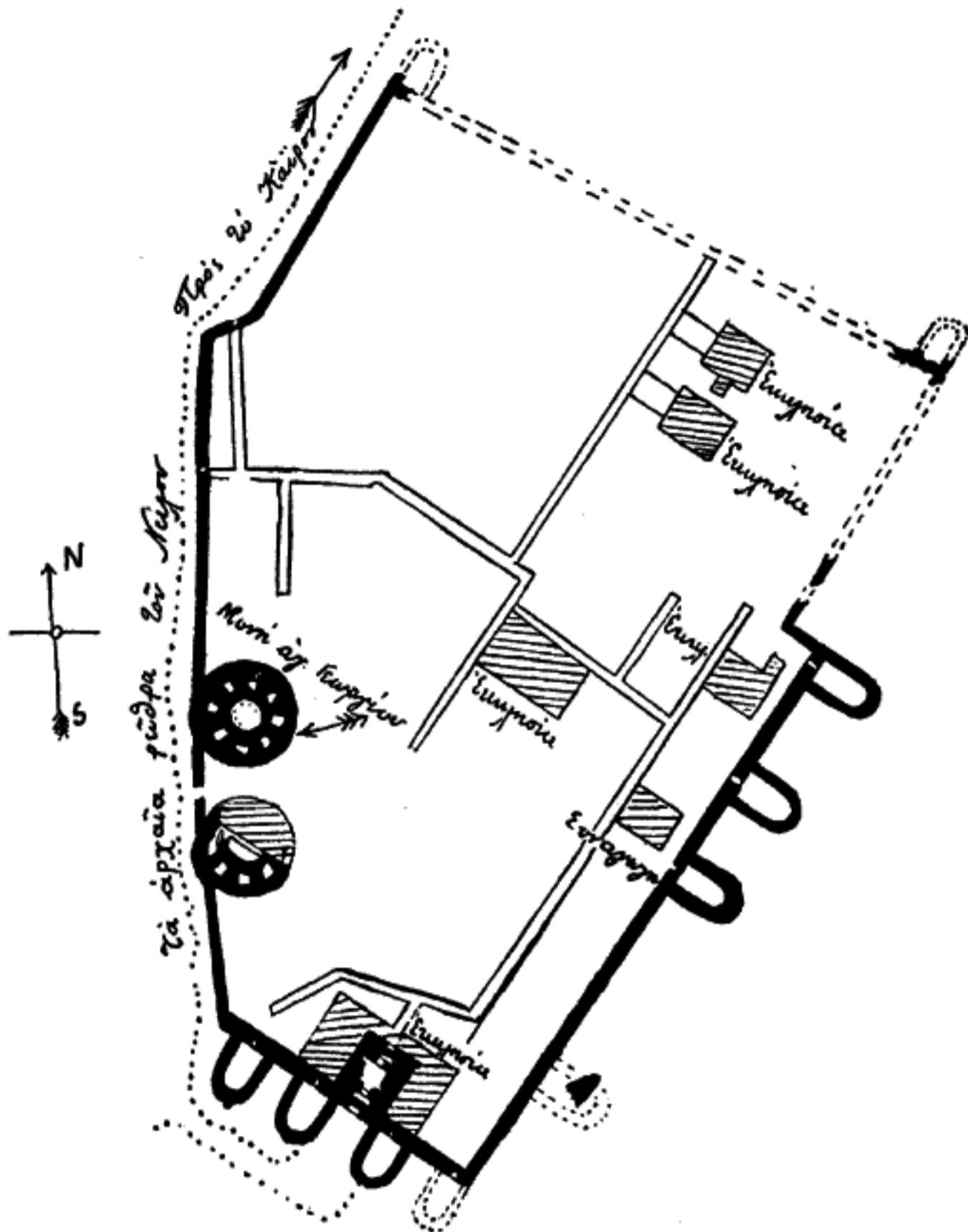


Fig. 1. — Plan de la forteresse.

« totius operis architectus Apollodorus Damascenus fuit ». Procope accompagna, en qualité de secrétaire de Bélisaire, l'armée byzantine en Afrique de 533 à 536.

Chez les écrivains latins Tite-Live, Pline, Tacite et Suétone, nous

trouvons la description de « *Castra stativa* » des Romains (camps permanents) qui étaient partout à peu près du même type, établis pour garder les frontières, les points stratégiques, les lignes de communications, et pour servir de logement aux troupes de garnison.

La forteresse de Babylone tenait une des premières places dans ce système des fortifications romaines. Celles-ci ne furent que des murailles assez hautes, épaisses, solidement construites et flanquées de tours de distance à distance. Aucun principe d'art ne déterminait l'emplacement et le nombre des tours.

Les murs de Geraza (Gerash en Tranjordanie) par exemple, avaient plus de 3500 mètres de long et étaient munis de plusieurs tours. Dans les endroits les plus exposés aux attaques on rapprochait les tours. Dans la forteresse du Vieux-Caire, la tour dite de Saint-Georges est distante de 15 mètres de celle du Musée Copte (Pl. I, 1). Au temps de Procope de Césarée il y avait dix tours.

Parfois on entourait l'enceinte d'un fossé avec des ponts-levis. Une porte, probablement la « Porte de Fer », et peut-être les restes d'un pont-levis sont encore visibles sur le terrain copte du côté Sud-Est de la forteresse.

Un détail des plus importants pour les constructions romaines est représenté par le passage souterrain dont la porte d'entrée fut découverte au milieu du cimetière grec, passage qui se dirige au Sud vers la Grande Tour. C'est une construction cyclopéenne : les degrés, les grands blocs recouvrant ses murs, la manière dont ils sont posés, le plafond voûté — tout prouve que le passage appartient à l'époque des césars.

Comme cette galerie souterraine est au-dessous du niveau actuel du Nil et, par conséquent, pleine d'eau, il n'est pas possible de l'assécher, ce qui ôte tout espoir de l'étudier. Mais il y a dans la Grande Tour une sortie qui descend dans la direction du passage (au Nord) et qui pourrait bien avoir été son autre extrémité.

Selon toute probabilité, la Tour de Saint-Georges servait de quartier général à la légion romaine. La *Notitia Dignitatum*, publiée sous Flavius Placidus Valentinien entre 425 et 435, dit qu'à Babylone cantonnait la 13^e légion dite double.

En ce temps-là la forteresse abrita quelques-unes des premières églises

chrétiennes, dont Abu-Sirgah, Sitt Barbara et Al Maalaqah, qui furent fréquentées par des soldats de la garnison (Fig. I).

Saint Georges en tant qu'officier pouvait loger dans la tour qui porte actuellement son nom. Nous savons par les *Acta Sanctorum* qu'il appartenait à une famille princière de Cappadoce, qu'il fit une brillante carrière militaire, mais que s'étant consacré à l'organisation de la communauté chrétienne, il fut torturé à mort, entre 303 et 305, pour avoir protesté devant Dioclétien contre ses persécutions. Sa mémoire a toujours été très vénérée dans la Nouvelle Babylone.

Après la conquête de cette ville par Amr Ibn al-As en 640, la forteresse appelée depuis Kasr-el-Chammah, a tenu jusqu'au 9 avril 641. Cyrus, patriarche d'Alexandrie, qui était en même temps à la tête de l'administration civile de Babylone, assista à sa reddition et négocia avec Amr. Sur la promesse qu'il fit de payer un tribut, ce dernier laissa les chrétiens en possession de leurs églises.

La tradition grecque veut que la Tour de Saint-Georges a été toujours en leur possession et que peu après la mort de Saint-Georges une église dédiée à ce martyr et un couvent y furent fondés. Plus tard, les religieuses grecques y organisèrent un hôpital et un hospice pour les pauvres.

Le pèlerin Thetmar dit en 1217 que la ville de Babylone n'avait plus de muraille. Pourtant continue-t-il : « le Nil descend à travers l'Égypte jusque près des murs de Babylone ». Évidemment il parle de la partie occidentale des murailles dont une centaine de mètres subsiste encore le long de la route du Caire (au Nord).

Ces restes furent déblayés partiellement par le prier du couvent de Saint-Georges, l'archimandrite Agathangelos (Pl. I, 2). Au cours de ses fouilles il y trouva une porte en bois toute couverte de clous (Pl. II, 1), des jarres (Pl. II, 2) et des colonnes aux chapiteaux corinthiens, contemporaines de la muraille et semblables à celles de Gerash (Pl. III, 1, 2).

Les fouilles entreprises pour la reconstruction du couvent en 1943 mirent au jour la muraille jusqu'à son fondement et le dallage de la cour. On déblaya d'abord les ruines des constructions arabes, sous lesquelles on trouva des fondations et deux sépultures datant de l'époque byzantine, et enfin un passage oblique perçant la muraille (Pl. IV, 1, 2,

3). Sur la photo nous voyons dégagée cette formidable muraille romaine de 9 mètres de hauteur et de 2 mètres d'épaisseur. L'enceinte moderne avec deux colonnes antiques indique le niveau actuel du sol. L'ouvrage d'Apollodore consiste en huit couches de pierres (0 m. 75) alternant avec huit couches de briques (0 m. 25). A gauche, il y a deux remparts — c'est l'extrémité Sud de l'enceinte de Trajan qui touche la Tour de Saint-Georges. Encore plus à gauche, on voit une autre porte oblique disposée dans une direction opposée au premier passage (Pl. V).

Aux temps byzantins le premier et le deuxième étages (Pl. VI, 3) toujours faits avec des couches de pierres alternant avec celles de briques, de la tour furent affectés à une église qui subsista plus ou moins intacte jusqu'à l'incendie de 1904. Reconstituée en 1909, l'église reçut encore un étage et une galerie tout autour qu'on put voir jusqu'en 1943.

Son architecte, n'étant pas sûr de la solidité de la rotonde d'Apollodore, la combla de décombres tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les fouilles de 1943 dégagèrent toute la construction romaine excellemment conservée.

La cour et le rez-de-chaussée de la rotonde sont au même niveau et ont le même dallage. Les murs, épais de 2 m. 40, ont deux portes : l'une, non loin de la muraille, a un mètre de largeur et est disposée obliquement vers l'Est, dans une direction opposée à l'enceinte (Pl. VI, 2).

L'autre porte est l'entrée principale ; elle est large de 2 mètres et mène à une antichambre (6 × 4 ½ m.) qui donne sur une galerie intérieure (Fig. 2).

On arrive par la première porte à l'une des six pièces disposées en rayons. Ces pièces ont chacune deux petites fenêtres (1 m.) ménagées sous le plafond. L'une de ces chambres servait apparemment de prison. Saint-Georges, selon la légende, fut emprisonné là. On voit encore dans la pierre du mur les deux trous où étaient rivés les anneaux des chaînes.

Les chambres communiquent entre elles deux à deux et de deux pièces l'une a une porte sur la galerie centrale, laquelle est formée de colonnes carrées alternant avec des colonnes rondes toutes de 2 mètres de haut

et taillées en pierre. Il y a ainsi huit colonnes carrées et six colonnes rondes. Une moitié de la septième colonne est rivée dans une colonne carrée. Une seizième colonne est d'une forme étrange, ovale et irrégulière,

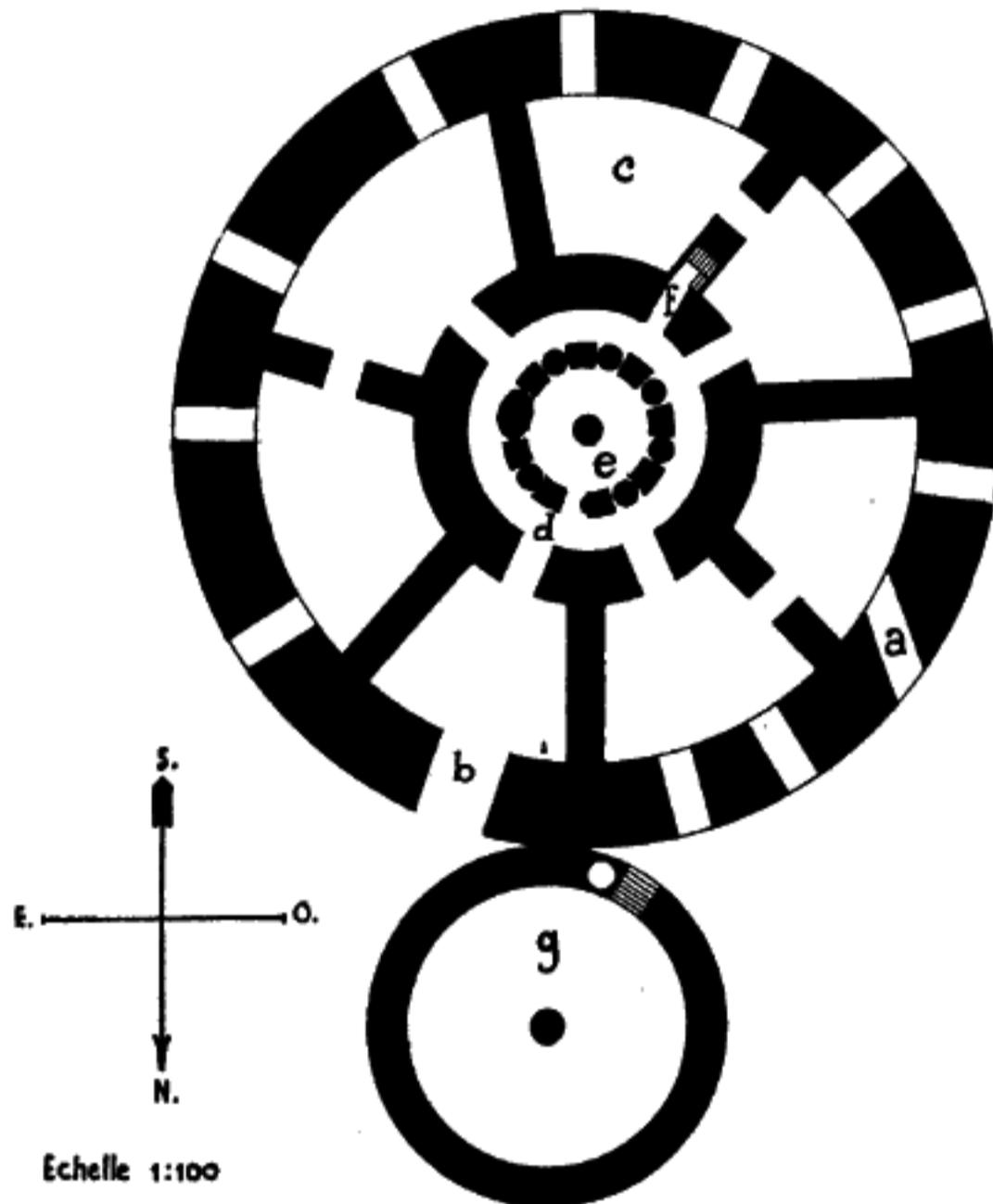


Fig. 2. — Plan de la Tour de Saint-Georges.

- | | |
|----------------------|-----------------------|
| a. Porte latérale. | e Piscine et puits. |
| b. Porte d'entrée. | f Escalier. |
| c. Prison. | g. Citerne byzantine. |
| d. Galerie centrale. | |

en briques et sans chapiteau. Elle mesure un mètre et demi à sa base et un mètre à son sommet.

La partie centrale de la rotonde est occupée par une piscine ronde de 5 mètres de diamètre et de 2 mètres de profondeur avec un puits

maçonné, épargné par des constructeurs postérieurs. On voit ce puits sur la photo prise du premier étage avant le déblaiement (Pl. VI. 3).

Du côté Sud, opposé à l'entrée, la galerie a une sortie sur un couloir finissant par un escalier d'un mètre de large qui monte aux étages supérieurs. 17 degrés de cet escalier sont romains. Leur facture est semblable à celle du passage souterrain qui existe sous le cimetière. Les autres degrés de l'escalier sont d'époque postérieure. Le premier et le deuxième étages sont à peu près semblables au rez-de-chaussée, mais ils ont été restaurés plus d'une fois (Pl. VI, 3).

Près de l'entrée principale, à l'Est, se trouve une citerne ronde de 8 mètres de diamètre avec une colonne au centre supportant quatre voûtes en ogive du plafond qui est au niveau du premier étage (5 m.), évidemment d'une époque postérieure. On y descend par un escalier de quelques marches et une porte récemment creusée. À côté de son seuil un ancien conduit vertical est ménagé dans le mur avec des trous dans le stuc permettant de grimper jusqu'à l'orifice.

La partie gauche de la nouvelle construction se trouve juste au-dessus de la citerne (Pl. VI, 1).

La nouvelle construction comporte un perron monumental construit par la sollicitude inlassable de Sa Béatitude Christophoros II, pape et patriarche d'Alexandrie.

À cette œuvre inspiré du génie grec et de la volonté de la Rome antique et qui a résisté si étonnamment à l'acharnement des siècles, nous sommes heureux de pouvoir, en conclusion de cette étude, restituer le nom d'Apollodore de Damas tiré de l'oubli par les recherches de Grégoire Loukianoff.

Le Caire, 14 mars 1951.

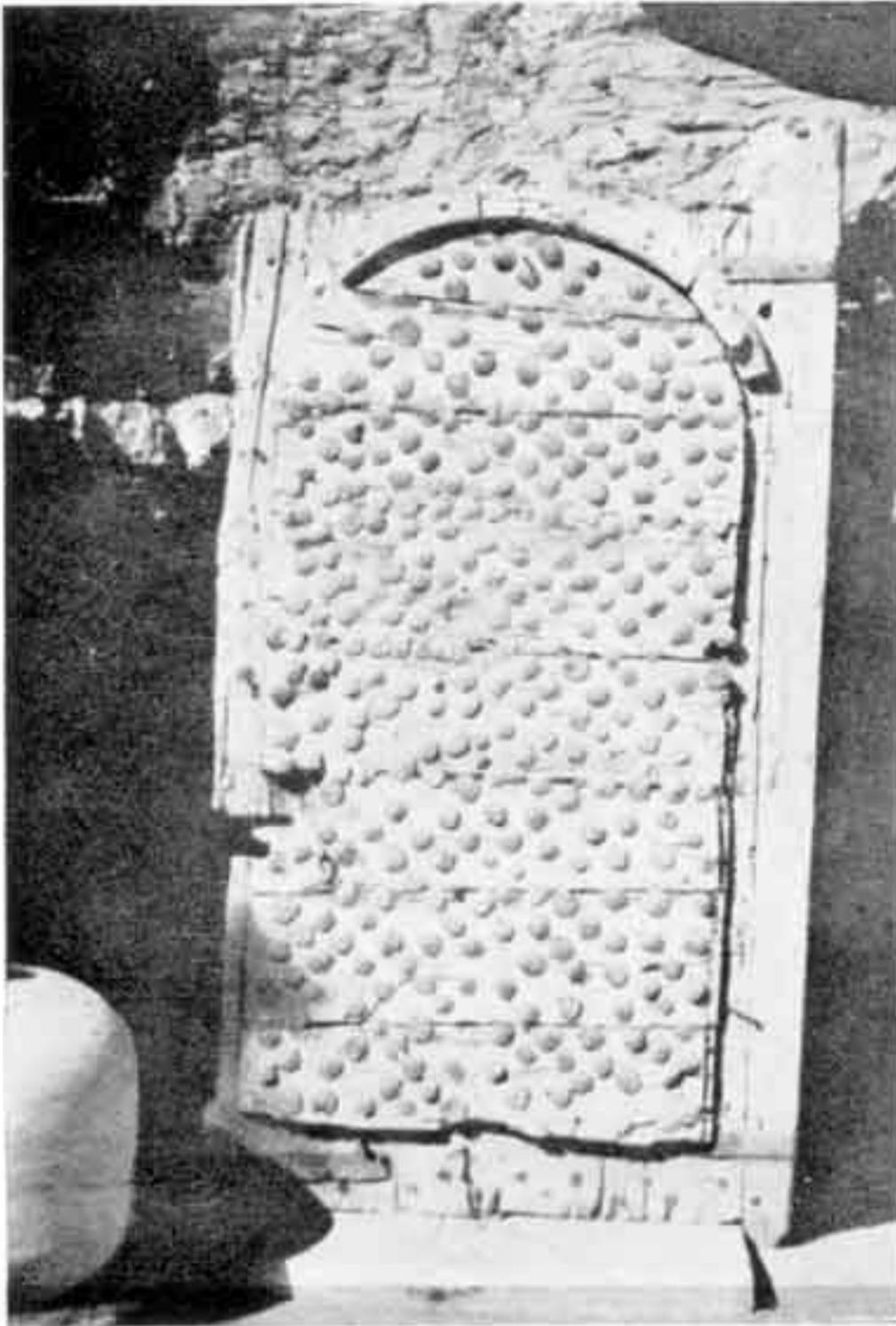
Élisabeth LOUKIANOFF.



1. Vue générale de deux tours.



2. Enceinte romaine dans le jardin du Couvent grec
au Vieux-Caire.



1. Porte romaine.



2. Jarres romaines.



Colonnes romaines du Couvent de Saint-Georges
et de Geraza en Jordanie.



1. Fondations byzantines.



2. Sépultures byzantines.



3. Passage dans la muraille.



La muraille.



1. Perron moderne.



2. Porte oblique.



3. 1^{re} et 2^e étages
de la Tour de Saint-Georges.